

# Le mère du texte

Brève introduction à la paternité

par Thierry Hentsch

**P**réalable à toute discussion sur les droits d'auteur, la question de l'auteur. Question au bout de laquelle le lecteur finira peut-être par se trouver enceint.

Un texte ancien qu'on n'a pas fini de lire, le *Phèdre* de Platon, aborde la question de la paternité littéraire. Texte curieux : frivole et touffu, touche-à-tout, équivoque, longtemps considéré comme mal construit, brouillon. Texte d'architecture subtile et déroutante, riche en surprises et en rebondissements. À la multiplicité des thèmes (amour, beauté, rhétorique, dialectique, écriture) répond la diversité des modes (dialogue, discours, poésie, allégorie, mythe). La question de l'auteur n'y occupe à première vue qu'une place congrue, au début et à la fin, en la personne, notamment, d'un certain Lysias, grand faiseur d'écrits dont *Phèdre*, jeune interlocuteur de Socrate, est entiché. À bien y regarder, cette question hante tout le texte. Elle s'articule autour d'un problème insoluble : comment garder vivace un enseignement qui se refuse par principe à toute fixation dans l'écrit. Je ne peux m'empêcher de penser qu'en écrivant sur l'écriture, Platon, se sachant trahir son maître, grave ici une épigraphe, une inscription liminaire, sur le monument de son œuvre. Le *Phèdre* abrite une clé de lecture que le philosophe a lancée en passant dans ce qu'il appelle lui-même ses « jardins d'écritures ». Avertissement au lecteur, en somme. Mais, plus encore, ironie sur la paternité du texte et le statut d'auteur.

Phèdre, porteur d'un écrit de Lysias, croise Socrate et l'attire hors des murs de la ville en lui promettant de le régaler d'un de ces discours dont il le sait friand. Le jeune loup croit pouvoir se faire la dent et exercer son talent rhétorique en lui remâchant de mémoire une version improvisée du discours de Lysias. Pas dupe, le vieux renard refuse l'imitation, du moment qu'il peut avoir l'original que Phèdre cache en vain sous son manteau. Louange indirecte à la vertu de l'écrit, qui restitue la chose même et assure en quelque sorte la présence de l'auteur<sup>1</sup>. L'écriture apparaît ici à la fois comme remède aux défaillances de la mémoire et comme garantie de fidélité. Mais la chose semble aller tellement de soi qu'elle n'est évoquée qu'incidemment, comme une évidence qui ne mérite pas discussion, et dont il ne sera effectivement plus question. Sauf vers la fin.

Suivent trois discours différents sur l'amour : matière à une leçon de rhétorique appliquée qui – après une petite pique contre les « logographes »<sup>2</sup> – aboutit à une réflexion sur les mérites de la dialectique. L'amour ici n'est pas simple prétexte, mais source d'inspiration. L'amour imprègne tout le dialogue, et c'est lui encore qui, le moment venu, inspirera à Socrate ses plus belles idées. Tout discours, dit ce dernier, « doit être constitué à la façon d'un être vivant » (264 c), et l'art de la dialectique consiste, d'une part, à bien distinguer les divers éléments de son objet, d'autre

---

<sup>1</sup> « [...] je t'aime beaucoup [*ironise Socrate en s'adressant à Phèdre*], mais puisque Lysias est ici présent, je ne tiens nullement à te donner l'occasion d'un exercice. Allons, fais voir. » (228 d-e), traduction de Luc Brisson (Platon, *Phèdre*, Paris, GF-Flammarion, 1992). J'utilise cette même traduction pour tous les passages du *Phèdre* cités dans ce texte.

<sup>2</sup> Au milieu du dialogue, Socrate se moque doucement des « logographes », faiseurs de discours préoccupés de leur postérité, en ajoutant aussitôt qu'« il n'y a, en soi, rien de laid à écrire des discours » (258 d).

part, à le « découper par espèces suivant les articulations naturelles, en tâchant de ne casser aucune partie, comme le ferait un mauvais boucher » (265 e). Et Socrate de se dire « amoureux » : amoureux « des divisions et des rassemblements qui me permettent de parler et de penser » (266 b).

Jusqu'ici, Socrate ne distingue pas la forme écrite de l'orale. Mais l'être vivant qu'il propose en modèle au discours amène le philosophe à se demander ce qu'il advient de cette dialectique dès lors qu'elle se fixe dans l'écriture. Contradiction radicale : utile à la mémoire et à la transmission, l'écriture sclérose la pensée. Elle est une drogue, *pharmakon*, au double sens du terme, remède et poison<sup>3</sup>. Occasion pour Socrate d'ironiser sur le père du texte — l'auteur.

Paternité doublement aléatoire. Non seulement la fixité de l'écrit risque de priver le discours de toute vie, mais, destiné tôt ou tard à naviguer seul, celui-ci n'aura plus la voix de son père pour le défendre. Quoique figé dans sa forme, le texte sera livré, orphelin, à toutes les interprétations et à tous les abus. Pauvre homme que « celui qui n'a rien de plus précieux que ce qu'il a composé » (278 d). On l'appellera sans doute « poète », « rédacteur de discours » ou « rédacteur de lois », mais sûrement pas « philosophe ». Le philosophe sait que le discours « comporte nécessairement, quel qu'en soit le sujet, une grande part de jeu » (277 e). Il ne se prive pas d'en jouer, et y ménage des espaces libres plantés de graines à retardement — comme le *Phèdre* même en offre le brillant exemple. La seule excuse qu'ait Platon de recourir à la redoutable drogue de l'écriture, c'est sa façon d'écrire ; sa manière

---

<sup>3</sup> Voir à cet égard la magistrale lecture qu'en fait Jacques Derrida dans « La pharmacie de Platon », publiée en 1968 dans *Tel Quel*, et reprise dans l'édition du *Phèdre* citée ci-dessus en note 1.

d'abandonner au temps des ambiguïtés à faire fleurir.

Du texte, le père ne peut assurer le devenir et la vivacité qu'en le laissant délibérément inachevé. C'est par là seulement, par son habileté à insérer des vides, à laisser parler entre les lignes, que le géniteur peut « agir » au delà de son éjaculation verbale. Mais d'une manière qu'il ne contrôle pas. Du même coup, en laissant des pièges et des plates-bandes en friche, il déjoue d'avance toute interprétation autorisée.

Ensemenceur plus ou moins averti, le père, qu'il le veuille ou non, abdique sa souveraineté. Il renonce à toute propriété, à toute postérité. Celle-ci n'appartient qu'au texte. Et dès que le texte paraît et circule, l'auteur n'est plus. La « présence » de Lysias, au tout début, n'était qu'illusion. Illusion d'autant plus grande que l'auteur croit, en fixant sa prose, assurer la pérennité de sa pensée.

*Exeunt* père et paternité. Entrent lecteurs et lectrices. Avec eux commence la gestation. Toute lecture est une matrice qui accueille et nourrit le texte comme s'il venait d'être engendré. C'est là que le texte, chaque fois, se reforme et prend vie...